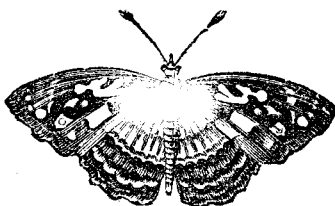


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n^o 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n^o 36 ; MM. Gœury, place des Célestins ; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n^o 2 ; Baron, libraire, rue Clermont ; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n^o 9 ; Mesdemoiselles Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPILLON,



JOURNAL LITTÉRAIRE.

J'ai tué ma mère!!!

(HISTORIQUE. — 1827.)

(FIN.)

Lorsque je revins à moi, j'étais dans un fiacre. Ces souvenirs me semblent encore un rêve. J'avais devant moi un inconnu : c'était un jeune homme bien mis. — « Je vous ai trouvés l'un et l'autre sur la place de Grève, je vous ai reconnus ; je vous vois souvent à la Sorbonne. On m'a dit que vous demeuriez dans la rue Dauphine. Je remplis un devoir d'humanité en vous y conduisant. » — Lorsque j'avais repris mes sens, j'étais resté comme hébété, et ce ne fut qu'après un moment comme d'extase que je reconnus, à mes côtés, Alfred, le malheureux Alfred toujours insensible, toujours glacé du froid de la mort. La voiture s'arrêta devant notre porte ; nous le transportâmes dans sa chambre à force de bras.

Une abondante saignée devait terminer une crise, elle arriva. O scène qui semble un souvenir de l'enfer ! Comme le sang coulait encore, les yeux d'Alfred s'ouvrirent, mais ils roulaient dans leur orbite avec une épouvantable fureur. Ses bras se tordirent, ses dents se serrèrent ; tout son visage se contracta. Sa tête, d'abord penchée sur sa poitrine, se releva en trois mouvemens convulsifs ; je crus que c'était là son agonie.

Il était déjà tard ; lorsque ses forces furent épuisées il devint plus calme ; il tomba dans un assoupissement profond qui nous rassura tous, et le docteur, en nous quittant, nous dit : Si le délire ne revient pas, il est sauvé. — Comme Alfred paraissait dormir d'un sommeil paisible, je priai ceux qui nous avaient prêté leurs soins de se retirer. Je restai seul avec mon ami ; accablé de fatigue et de douleur, je tombai dans un grand sofa, et là cette scène affreuse, dont je venais d'être le témoin, se peignit à mon imagination en traits fantastiques. Puis, après quelques instans de repos, je me dis : pauvre Alfred ! et je pleurai. — O nuit affreuse, trois heures venaient de sonner à l'horloge de la Monnaie : j'entendis un long soupir dans l'alcove, je m'avançai avec une lampe, Alfred avait les yeux ouverts ; il les arrêta sur moi. Comme j'allais parler, il fit un signe de tête et dit : je vois ce que c'est, mon ami.. explique-moi comment tout cela s'est passé. — Je commençai mon récit à la place de Grève, il l'écoutait avec une morne attention. Lorsque je l'eus achevé, il s'écria vivement : je n'ai donc rien dit dans mon délire ? — Non, mon ami. — Eh bien, écoute....

Il se recueillit, versa quelques larmes : il voulut se mettre sur son séant ; ses bras ne purent le soulever.

Sa figure pâle, sa respiration faible et lente, ses cheveux épars, tout annonçait la terrible lutte qu'il venait de soutenir. Sa tête fit un signe de désespoir ; puis, comme s'il prenait un parti de résignation et de patience, il saisit ma main, la serra fortement, et au

milieu de tout cet appareil du délire, il me parla ainsi d'une voix éteinte :

« Frédéric, mon cher Frédéric, il me semble qu'en t'adressant ces dernières paroles, je vais épuiser tout ce qu'il me reste de raison... Ma pensée est encore enveloppée de sombres nuages. O mon ami, ma tête est perdue. — Je ne te dépeindrai pas ici ce que c'est qu'un délire, il faudrait tracer un tableau trop affreux; je te dirai seulement que c'est une lave brûlante, un plomb fondu qui s'infiltre dans le cerveau, au milieu d'horribles douleurs, et qui consume à la fois et l'intelligence et la matière. Mais je me sens faiblir; écoute... Apprends ce que je t'ai caché jusqu'à ce jour. Tu as bien vu tomber hier la tête de Pierre Lelong, cet homme qui a tué sa mère... Eh bien! moi aussi, j'ai tué ma mère!...

« Je frissonnai; je crus qu'il retombait dans son délire. — Il répandit encore quelques larmes, puis il continua ainsi d'une voix toujours plus faible: « Tu sais que mon père mourut quelques mois avant ma naissance. Au moins, je fus innocent de cette mort. Mais ma mère... O Frédéric! je me souviens à peine de la robe noire dont on habilla ma première enfance. Lorsque je demandais innocemment où était ma mère, on me répondait: tu n'en as point. Mais mon intelligence grandit; je compris bien que ma mère était morte; je n'osais demander d'aussi douloureux détails; j'avais remarqué qu'on m'en faisait un mystère.

« J'avais quinze ans; un jour je me jetai dans les bras de mon grand-père et je lui dis: de grâce, apprenez-moi comment j'ai perdu ma mère. — Il me répondit; puisque tu le veux, tu le sauras demain. Lorsque la nuit du lendemain fut venue, il me conduisit au temple. Un homme semblait nous y attendre. Cet homme souleva une large pierre; nous descendîmes dans un tombeau. Le vieillard me montra un cercueil. — Voilà ta mère, voilà ma fille, me dit-il en me serrant dans ses bras. Depuis quinze ans je viens tous les soirs pleurer ici sur sa cendre; elle mourut en te donnant la vie au milieu d'horribles souffrances. C'est toi qui l'as tuée..... — Je tombais mort sur les dalles.... — Depuis cette soirée fatale, j'ai senti ma raison se dissoudre! Tous les jours, pendant cinq ans, j'allais verser des larmes de sang dans le tombeau de ma mère. — O mon ami, je n'ai plus vécu; j'ai traîné une vie dévorée par le souvenir et le regret. J'ai toujours eu devant les yeux cet homme qui apporta le même jour et le cercueil de ma mère et mon berceau.

« Pour m'arracher à tant d'affreux souvenirs, ma famille m'a éloigné de la Normandie. Paris n'a pu me distraire. Dans le monde, lorsque tu cherchais dans des traits de femmes une expression d'amour et de volupté, moi j'analysais leurs visages et je me disais devant chacune d'elles avec un serrement de cœur :

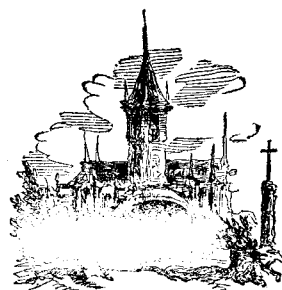
celle-là ressemble peut-être à ma mère. — J'étais né pour aimer, il me fallait une mère, et c'est moi qui l'ai tuée..... Il m'a manqué une mère pour vivre heureux, car une mère, une bonne mère, est un de ces souvenirs qui se mêlent comme un miel à toutes les joies du jour..... Je l'ai tuée.... Cette pensée de plomb m'a écrasé.... Elle a consumé tout mon être.... Adieu, adieu!... Je crois que ma tête est perdue... »

Un mouvement convulsif courut sur sa figure. Je le serrai dans mes bras.... Sa respiration devint aride et précipitée. Bientôt sa voix, qui s'était éteinte, prit un accent de force qui m'effraya. C'était des paroles désordonnées, des accès de fureur... quel délire! Après chaque phrase il répétait: j'ai tué ma mère!

Deux mois après j'allais le voir tous les jours à Bicêtre! Alfred était fou! à Bicêtre... O désespoir!!.... que de larmes j'y ai laissées!! La première fois il me dit: Je ne vous connais pas! Quel coup de poignard pour un ami! Une seule fois il me regarda fixement, et après quelques paroles confuses, il ajouta: Je crois, Monsieur, vous avoir vu à la Grève le dernier jour de Pierre Lelong. — Et il me tourna le dos... Il passait tout son temps à se promener gravement et à écrire sur les murs: J'ai tué ma mère!

O lecteurs, si vous allez jamais visiter Bicêtre, lorsque vous aurez laissé le grand puits à votre gauche, lorsque les portes des deux premières cours se seront refermées sur vous, vous trouverez dans la troisième de longues allées d'arbres. Si dans l'épaisseur des ombrages vous distinguez comme un fantôme grand, solitaire, aux cheveux épars, dites-vous: c'est lui. — Dès qu'il vous aura vu, il s'avancera vers vous d'un pas grave, vous reconnaîtrez alors une figure expressive de jeune homme; vous remarquerez dans ses traits quelque chose de sauvage et de souffrant. Ses yeux d'un éclat pâle et vitré arrêteront sur vous un regard fixe, effroyable. Après un moment de silence il vous serrera fortement le bras, puis il vous dira comme à l'oreille, avec un air de mystère qui vous déchirera le cœur: Monsieur, j'ai tué ma mère!!... et il s'en ira... O Alfred!!...

L. R.



Nous empruntons aux graves colonnes du Précurseur l'article suivant que les journaux de Paris ont reproduit à l'envi, et nous commettrons envers l'au-

teur, dont nous aimons le talent, l'indiscrétion de soulever le pseudonyme sous lequel il s'était modestement caché à nos yeux.

LE NOYÉ.

On vous a raconté l'histoire d'un pendu, de trois ou quatre guillotiné, de vingt asphyxiés, lesquels sont revenus de l'autre monde tout exprès pour écrire leurs mémoires. — Moi, je vais vous conter l'histoire d'un noyé, et ce noyé, c'est votre serviteur.

J'étais, il y a bien des années, en garnison dans une petite ville du Danphiné. Je sortais de St-Cyr, et ma tête était beaucoup plus romanesque que les têtes ne le sont d'ordinaire après une telle éducation. J'étais tout plein de Byron, qui, alors, était fort à la mode, par sa vie, par sa mort et par ses écrits que tout le monde avait l'air de comprendre. Byron m'avait passionné par tous les points. Son dévouement à la Grèce, Lara, Manfred, ses exploits de boxeur et de dandy, le Corsaire, la défense de Missolonghi, ses amours avec miss Lamb et la Guiccioli, tout était pour moi sujet d'enthousiasme. Mais il y avait en lui quelque chose surtout qui me séduisait et que j'enviais : c'était son talent de nageur dont il était, à bon droit, si glorieux. C'était toujours au milieu des vagues d'Abydos qu'il m'apparaissait dans mes rêves, quand son ombre jalouse venait troubler mon sommeil.

Pour m'affranchir de cette fatigante émulation, je devins tout à fait amphibie, si ce n'est complètement aquatique. Je voulus lutter avec le géant et le vaincre.

Je faillis me noyer.

Voici comment la chose arriva. Le lac de Paladru est la plus grande étendue d'eau que renferment les frontières de la France : il a trois lieues, je crois, de longueur, sur deux de large. Au dire des habitans du voisinage, il couvre des mystères épouvantables dont des siècles éloignés furent témoins. Une ville tout entière, une cité florissante et riche repose au fond de ses eaux, et quand elles sont tranquilles, les pêcheurs ne manquent jamais d'apercevoir les tours, les clochers, les remparts de la ville engloutie.

Nous partîmes le soir, après un bon souper, le capitaine Forbin, un jeune sous-lieutenant et moi. Mes deux compagnons étaient chargés de fusils de chasse, car il s'agissait de terminer la partie le lendemain par le meurtre de quelques lièvres.

A minuit j'entraî dans une eau calme et tiède, où je fus bientôt plongé tout entier. Je commençai par faire mille tours de force aux yeux de mes camarades, qui, ne sachant aucunement nager, se tenaient prudemment dans le voisinage de la terre ferme. Enfin, las de toutes ces évolutions nautiques, je m'étendis mollement sur le dos et me mis à jouir de ma voluptueuse situation. L'air était doux et immo-

bile, le ciel admirablement pur; d'innombrables étoiles d'un jaune vif se détachaient d'une voûte d'azur foncé, dont rien ne troublait la limpidité.

Je ne crois pas qu'il y ait au monde un spectacle plus magnifique : je l'ai contemplé plusieurs fois dans ma vie, et je suis persuadé que nulle scène de la nature ne présente quelque chose de plus splendide, ne cause des émotions plus profondes, n'éveille des pensées plus fortes et plus dégagées des vils liens de cette terre.

Autour de vous nulle limite : — Vous étendez les bras, point d'entrave : vous avancez ou reculez, rien qui vous avertisse que vous mesurez l'espace. Vous avez conquis un élément : vous vivez d'une autre vie, vous avez aggrandi votre monde. Au-dessus de vous l'abîme : au-dessous l'abîme : — Levez les yeux, c'est le ciel : — Restez immobile, c'est la tombe.

Quel est donc ce victorieux empereur qui, à la fin d'un règne éblouissant de gloire et de prospérité, jetant un regard en arrière sur cette longue vie de puissance et de plaisir, y cherchait scrupuleusement ses instans de véritable bonheur, et trouvait qu'il avait vécu trois heures ? trois heures en soixante-dix ans de fatigues !

Pauvre capitaine que je suis ! Quand je mesure mes jours passés, je me trouve déjà plus riche que le grand empereur ! Plus riche de deux heures.

Eh bien ! l'une de ces heures (voici qui fera rire mes camarades de la garnison) fut ma méditation sur le lac de Paladru.

Suspendu sans fatigue sur l'eau tiède et caressante, bercé voluptueusement entre le ciel et la terre, sans éprouver tous ces contacts de la matière solide, si cruels pour l'homme méditatif, ne conservant de tous les sens grossiers de notre nature, que le regard et la pensée, éloigné de tout bruit et n'entendant que ce vague et sourd mugissement de l'onde qui marmurait dans mon oreille pour m'avertir que je me balançais sur un abîme de deux cents pieds de profondeur, pour me donner cet instinct du péril bravé et vaincu qui est de moitié dans tous les plaisirs des âmes jeunes et fortes, pour me dire qu'entre la volupté de la vie et l'insensibilité de la mort il n'y avait pour moi qu'une minute, une seconde, un éclair ! — Oh ! que ma pensée se promenait grande et pure dans cet espace immense où s'égarait ma vue ! Oh ! qu'alors elle était énergique, et jeune, et profonde, et rapide ! Oh ! qu'alors je concevais l'amour, la gloire, le combat, le triomphe, puis le repos voluptueux et calme près d'une femme aimée ! Et les longs embrassemens où deux âmes ravies se perdent et se noient dans une volupté sans mesure et sans terme ! — Oh ! que je comprenais bien la vie, et que je la résumais hardiment d'un coup d'œil en un seul plaisir, en une seule vertu : — aimer ! aimer ! pour être aimé !



Mon Dieu que la vie que nous nous faisons, cette vie de petites haines, de petites ambitions, d'amours fades et incomplets, me paraissait alors sotte et triste! Mon Dieu! quelle vie large et pure je créais alors dans l'avenir! — Et puis les fantômes du passé qui venaient se balancer à mes yeux dans la confuse et tiède paix de la nuit et de l'air! Que de ravissantes figures blanches, délicates, sveltes, aperçues sous les voûtes d'une cathédrale; — que de voluptueux et frais visages, rians et curieux, entrevus à travers les jalousies, le matin quand le régiment défilait pour l'exercice; et puis tous les amours romanesques du collège, puis les amours un peu plus positifs de la garnison! — Que de femmes rieuses et vulgaires, rendues idéales et passionnées par la poésie de la situation!

J'espère que vous me pardonneriez ces élans d'amoureuse niaiserie, si vous songez qu'en ce moment je vivais dans un univers nouveau; que mes regards se perdaient dans un ciel sans horizon où scintillaient des milliers d'étoiles : que je n'apercevais ni ne sentais plus rien de la terre, et qu'ayant, Mesdames, quitté vos domaines, il m'était bien permis de voyager à mon gré dans ceux que je m'étais créés.

A la fin cependant, fatigué de ces promenades sentimentales, je sentis le besoin de reposer et mon esprit et mes bras qui se lassaient du pénible service qu'exigeait d'eux mon imagination vagabonde.

Mais, écoutez maintenant, Mesdames et Messieurs, c'est ici que commence la tragédie; voici le rideau qui se lève, et vous allez voir le drame, le drame du noyé!

Anselme Petetin.

(La suite au prochain numéro.)

Théâtres.

Ce n'est pas une petite chose qu'une ouverture de théâtre, ouverture qui lèse presque toujours des intérêts, qui froisse presque toujours des amours-propres, terrain à cabale et à coterie. Il ne faut donc pas s'étonner quand ces jours-là sont orageux, et féliciter les artistes quand tout se passe à peu près sans encombre et sans désordre. C'est ce qui est arrivé, fort heureusement, dimanche au Grand-Théâtre.

Une assemblée assez nombreuse assistait à cette première soirée, qui a commencé par l'ouverture de la *PIE VOLEUSE* fort bien exécutée par notre orchestre, sous la conduite de M. Crémont, et à laquelle un malencontreux sifflet a valu trois salves d'applaudissements. Les *VISITANDINES* sont venues ensuite nous faire apprécier la belle voix et le goût fort remarquable de Tilly, bon comédien et bon chanteur, qui s'est ensuite surpassé dans les variations de la *GASCONNE* où il nous a rappelé les beaux jours de Darbo-

ville. Tilly est une excellente acquisition que Frontin et Figaro nous ont déjà permis d'apprécier à toute sa valeur. Mme Valmont, qui jouait à la fois Euphémie des Visitandines et Rosine du Barbier, a fait aussi preuve de talent; sa voix est fraîche et timbrée, et elle exécute le trait avec beaucoup de facilité. Nous reviendrons avec plaisir sur le compte de cette actrice quand nous l'aurons entendue dans les rôles de son emploi, et que l'émotion d'un début ne nuira plus à ses moyens comme actrice. Eugène qui, vu l'indisposition de M. Lecomte, jouait le rôle d'Almaviva, a été sans doute aussi paralysé par la frayeur, car il ne nous a pas semblé à son aise et ne nous a fait entendre qu'un filet de voix assez agréable, mais beaucoup trop exigü. On doit du reste savoir gré de leur complaisance à ces deux artistes, ainsi qu'à Eugène Germain, engagé seulement comme seconde basse-taille, qui n'a pas craint de joindre Basile, et qui n'y a été nullement déplacé. M. Finart, engagé comme premier danseur noble, a fait son premier début dans un pas nouveau et nous a montré de la facilité d'exécution et du jarret; nous l'attendons à un rôle pour le juger en toute connaissance de cause. Mademoiselle Hélène Montassu a été revue avec plaisir, et jusqu'à présent tout s'est passé d'une manière assez satisfaisante pour le public et pour les artistes. Nous recommanderons seulement à la direction de faire soigner davantage le luminaire, car, avant-hier, le Grand-Théâtre avait plutôt l'air d'une cave que d'un temple ouvert au plaisir.

Bocage, engagé, dit-on, pour dix représentations, est prochainement attendu et les commencera probablement lundi par ANTONY ou la TOUR DE NESLE. Sa présence ne peut que donner un nouveau charme au genre moderne, déjà si bien apprécié dans notre ville.

Très incessamment auront lieu les débuts de M. Chapiseau comme jeune premier, et ceux de M. Jannin comme trial.

Mme Roux, engagée comme SECONDE AMOUREUSE aux Célestins, a fait sa première apparition dans *THÉOBALD* et les *PREMIÈRES AMOURS*. Les rôles de Céline et d'Emmeline ne lui ont pas été défavorables. Elle y a eu des choses d'inspiration assez heureuses, et quand elle aura joué quelquefois sur notre théâtre, elle acquerra sans doute encore plus d'aplomb, et développera plus facilement ses qualités naturelles; Mme Roux est jeune et jolie, et il ne lui manque peut-être qu'un peu plus d'habitude de la scène pour faire bientôt une actrice fort agréable.

